

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

III

DE QUELLE FAÇON ON ENTENDAIT L'HOSPITALITÉ AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Cinq minutes plus tard, il était plongé dans un profond sommeil.

La connaissance, en devenant plus intime, perdit beaucoup de son ennuyeuse étiquette. La comtesse et son amie Diane de Saint-Hyrem, s'efforçaient de rendre le séjour du château agréable à leur hôte, par de longues et charmantes causeries, des promenades dans le parc de Mauvers et aux environs, des pêches aux flambeaux, enfin ces mille attentions dont les femmes possè-



Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! répondit le comte en présentant sa main droite...

Le lendemain, au point du jour, un exprès, expédié par le comte du Luc, annonça à la comtesse qu'un grand regret, monsieur le comte avait été, malgré lui, retenu, mais que son absence ne durerait tout au plus que deux ou trois jours.

Mme du Luc fut très contrariée de ce contre-temps, auquel elle lui fallut cependant se résigner. Elle s'excusa gracieusement auprès de son hôte, et, comme il lui faisait percevoir, dans sa crainte d'être importun, l'intention de s'éloigner, la comtesse, convaincue que son mari ne saurait que l'approuver, exigea qu'il prolongeât son séjour de trois ou quatre jours au moins, pour attendre le retour du comte.

dent le secret et qu'elles savent si bien mettre en œuvre quand elles le veulent.

Cinq jours s'écoulèrent ainsi ; le comte du Luc ne revenait pas et ne donnait point de ses nouvelles : la comtesse était fort inquiète, elle ne savait à quel motif attribuer cette longue absence et ce silence obstiné.

Un matin, maître Restout le majordome, annonça au baron de Séras, qu'un gentilhomme, disant se nommer de Lectoures, demandait à le voir.

Le baron ordonna qu'il fut aussitôt introduit.

Les deux gentilshommes eurent entre eux une longue con-

férocité qui demeura secrète, mais à la suite de laquelle le baron de Sérao sembla très-préoccupé et annonça son départ pour le jour même.

En effet, malgré les vives instances de la comtesse du Luo et de Milo Diano de Saint-Hyrem pour le retenir, le baron de Sérao, prétextant des affaires imprévues et très-importantes, monta à cheval et quitta le château de Mauvers en compagnie de M. de Lectoures.

IV

A QUELLE PERSONNE LE COMTE DU LUC FIT SA PREMIÈRE VISITE ET OÙ QUI EN A DIVINT

Tous les écrivains du temps sont unanimes à déclarer que sous le roi Louis XIII, dit le Juste, parce qu'il était né sous le signe de la balance, et surtout pendant les premières années de son règne, la capitale du royaume conservait encore presque intacts les traits principaux de son ancienne barbarie : c'est-à-dire un aspect hideux, menaçant et surtout essentiellement féodal.

Les désastres causés par de longues guerres civiles, l'incurie des chefs de la Ligue, leur parti pris de désordre et de désorganisation, avaient laissé dans la malheureuse cité des traces profondes ; traces que le roi Henri IV, devenu enfin paisible possesseur d'une ville dans laquelle il n'avait réussi à pénétrer qu'en l'achetant à beaux deniers comptants à M. de Brissac, son gouverneur, essaya vainement de faire disparaître : en percant des rues, construisant des places, bâtissant des édifices publics, élargissant les quais et terminant le Pont-Neuf, projeté et entrepris sous Henri III, mais interrompu par la Journée des Barricades.

Le règne glorieux du vaillant et sage Béarnais, trop court sous tous les rapports pour le bonheur de la France, ne suffit pas pour mettre à exécution la dixième partie des vastes projets qu'il avait conçus pour l'assainissement de la ville.

Paris était alors, dans la plus véritable acception du terme, une ville de « boue », de « fango » et de « crotte ».

Aujourd'hui, Paris est complètement métamorphosé. C'est une ville d'un aspect grandiose et saisissant, qui ferait certes ouvrir de grands yeux effarés à nos pères, s'il leur était permis pour un seul jour de sortir de la tombe.

Cependant, malgré tous les changements et les travaux gigantesques exécutés dans ces dernières années, nos pères la reconnaîtraient au premier coup-d'œil ; car si grands qu'aient été les efforts de M. le baron Haussmann, grâce à l'invention de M. Mac-Adam, la boue, la fango et la crotte, ont persisté, nous croyons même qu'elles ont augmenté ; et ces glorieux palais qui élancent orgueilleusement leurs flèches dans les airs, cachent plus qu jamais leurs pieds honteux dans la fango.

A l'époque où se passe notre histoire, Paris se composait d'une foule de rues, très-étroites, très-tortueuses, qui formaient un dédale presque inextricable par la façon dont elles s'enchevêtraient les unes dans les autres ; de loin en loin, quelques édifices somptueux s'élevaient çà et là au milieu de maisons mal bâties, branlantes, tombant de vétusté pour la plupart, et de pauvres et misérables baraques-échoppes, collées contre eux comme des lèvres hideuses.

Beaucoup de rues n'étaient point pavées, d'autres ne l'étaient qu'en partie ou d'un côté seulement ; leurs entrées étaient fermées en temps de troubles ou de mutineries par de fortes chaînes que les bourgeois tendaient à la première alerte. Ces rues étaient puantes, fangeuses, toujours obstruées par des immondices, et inondées d'eaux stagnantes et corrompues.

La peste avait beau jouer dans ces cloaques immondes où les amas de fumier, de gravois de toutes sortes étaient depuis longues années entassés contre les maisons ; d'autres monceaux semblables encombraient et parfois barraient complètement le passage, en arrêtant le cours des eaux ménagères ou de pluie et fermant l'ouverture des égouts ainsi engorgés ou l'étant par leur propre maçonnerie tombant en ruines ; les eaux sans écoulement remplies saient les rues, formaient des lacs immenses et fétides qui refluaient dans les rues voisines, et, en certains endroits, interrompaient la circulation.

Si l'on ajoute à cela, l'absence totale de lumière autre que celle de la lune pendant la nuit ; les chiens errants et les tire-laine qui, au coucher du soleil, s'emparaient de la ville ; on aura le tableau très-ressemblant, mais fort peu de réjouissant de Paris au commencement du dix-septième siècle et tel qu'il est demeuré, à peu de différences près, jusqu'à une époque qui n'est pas aussi éloignée de nous qu'on le suppose.

Dix heures sonnaient à toutes les horloges de la ville, au moment où le comte du Luo, après avoir traversé l'immense faubourg Saint-Marcel, pénétrait dans Paris. Derrière lui la porte Saint-Marcel fut fermée. Quelques minutes plus tard, il aurait été contraint de parlementer pour se la faire ouvrir.

Le comte du Luo connaissait assez bien la ville, qu'il avait longtemps habitée du vivant de son père ; il ne fut donc nullement embarrassé pour trouver son chemin dans le labyrinthe qui s'ouvrait devant lui.

D'ailleurs, la nuit était magnifique, la lune éclairait comme en plein jour et, malgré les auvents des boutiques et les toits des maisons, qui parfois surplombaient au-dessus de sa tête, il y voyait assez, cependant, pour se conduire avec une certaine sécurité relative, sans ralentir le pas relevé de son cheval. Le voyageur se lança hardiment à travers les rues, gagna le bord de la Seine, fut assez heureux pour rencontrer le passeur qui, moyennant un bon pourboire, consentit, malgré l'heure avancée, à faire traverser le fleuve au cavalier et à sa monture ; une fois à l'autre bord, le comte suivit pendant quelques minutes la rive de la Seine, puis il s'engagea dans la rue Geoffroy-Lasnier, traversa la rue Tiron et finalement tourna dans la rue du Roi-de-Sicile.

Ce trajet n'avait pas duré moins d'une heure, pendant laquelle le comte avait croisé plusieurs individus, dont les capes en dents de scie, les longues rapières et les fenêtres basses sur les yeux, n'avaient rien de rassurant, mais qui n'osèrent pas, ou peut-être dédaignèrent de s'attaquer à lui ; ainsi que bon nombre de chiens, à mine famélique, qui l'avaient longtemps poursuivi de leurs hurlements funèbres.

Le comte mit son cheval au pas ; il s'arrêta presque en face de la rue des Juifs, devant un vieil hôtel d'un aspect sombre et grandiose : cet hôtel était l'hôtel de La Force.

Bâti par Charles d'Anjou, roi de Sicile, dont le nom est resté à la rue, cet hôtel avait appartenu successivement à Charles VI, aux rois de Navarre, et finalement aux ducs de Caumont La Force, dont il avait pris le nom.

M. du Luo s'approcha de la porte ; puis, après s'être assuré par un regard circulaire que nul espion ne se trouvait à portée de voir ou d'entendre, du pommeau de son épée il frappa trois coups distancés, deux et un, sur un guichet percé dans la porte même.

Comme si ce signal eût été attendu, le guichet s'ouvrit et un grand gaillard, armé d'une longue portuisane, parut sur le seuil.

— Gloire à Dieu ! dit-il d'une voix sombre comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Et paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté ! répondit aussitôt le comte.

Il présenta alors à son singulier interlocuteur sa main droite dans la paume de laquelle il tenait une pièce d'or, découpée d'une manière bizarre. Celui-ci l'examina attentivement, puis, s'inclinant avec gravité :

— Entrez, monseigneur ! dit-il avec une nuance sensible de respect. Ils sont les bienvenus ceux qui viennent au nom du Seigneur.

Le comte mit pied à terre, et, tirant son cheval par la bride, il pénétra dans la cour de l'hôtel. La porte se referma aussitôt derrière lui.

L'homme à la pertuisane siffla. Immédiatement un second parut, comme s'il eût surgi de terre.

— Suivez ce gentilhomme, dit laconiquement le premier interlocuteur du Comte en prenant de ses mains la bride du cheval.

Olivier, sans répondre, fit un signe au second valet de marcher devant lui.

Tout était sombre dans cet immense hôtel qui semblait désert, nulle lumière ne brillait au dehors.

Le Comte traversa ainsi, sur les pas de son guide silencieux, une vaste cour, gravit les marches moussues d'un porron garni d'une double rampe en fer forgé, travail précieusement du XV^e siècle, et s'engagea dans un large escalier à marches de marbre.

Après des tours et des détours sans nombre, sans qu'un mot fût échangé entre lui et son guide, celui-ci s'arrêta enfin, souleva une portière, ouvrit une porte, traversa une vaste antichambre, éclairée par une lampe contenue dans un verre dépoli tombant du plafond et, arrivé devant une seconde porte, garnie comme la précédente d'une lourde portière en tapisserie, il se retourna vers le comte et après l'avoir salué respectueusement.

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer, monseigneur ? dit-il.

— Annoncez Monsieur le Comte Olivier du Luc de Mauvers.

Le guide souleva la portière, ouvrit la porte et, d'une voix forte :

— Monsieur le Comte Olivier du Luc de Mauvers, dit-il en s'effaçant et en soulevant la double portière pour livrer passage à celui qu'il précédait.

Le comte entra ; les plumes de son feutre traînant à terre et la main galamment posée sur la garde de son épée.

Il se trouva alors dans un immense salon, splendidement éclairé, rempli d'une foule de gentilshommes de tous âges, vêtus les uns de riches costumes de cour, d'autres armés en guerre et quelques-uns portant comme lui des habits de voyage.

L'entrée du comte causa une certaine émotion dans cette foule.

Les conversations s'arrêtèrent ; tous les regards se fixèrent sur lui, un vieux gentilhomme, vêtu à l'ancienne mode du temps du feu roi, se détacha d'un groupe et s'avança vivement vers lui.

— Soyez le bienvenu dans ma demeure, monsieur le Comte, dit le vieux gentilhomme en le saluant avec la plus exquise courtoisie ; tous nos amis et moi nous attendions votre arrivée avec impatience.

— Une prière de vous était un ordre pour moi, Monseigneur, répondit le Comte avec non moins de courtoisie ; aussi n'ai-je tout laissé pour me rendre à votre gracieux appel.

— Je vous remercie, monsieur le Comte ; du reste, nous ne doutions pas de vous, nous savons que vous êtes inébranlable dans votre foi et dévoué à notre sainte cause.

— Ah ça ! mon cher de la Force, dit un second gentilhomme en se mêlant gaiement à la conversation et serrant amicalement la main du Comte, pas de pierres dans mon jardin, s'il vous plaît ! Je suis un peu comme le loup dans la bergerie moi, ici, je ne suis pas, il est vrai, un catholique à gros grains, mais je suis chrétien et catholique ; cependant, ajouta-t-il, me voici des vôtres. C'est amusant, n'est-ce pas, Comte ?

— Monsieur de Bassompierre, répondit le Comte en s'inclinant, était trop dévoué au feu Roi pour ne pas se trouver parmi nous.

— Chut ! mon cher Comte, chut ! ne dites pas cela, s'il y avait par hasard quelque moucho des Luynes, on pourrait supposer que nous conspirons, ajouta-t-il avec un gros rire.

Olivier se trouvait ainsi jeté tout à coup au milieu de la plus haute noblesse du royaume et mêlé aux principaux chefs du parti réformé.

Il connaissait la plupart des gentilshommes présents, le duc de la Force le présenta aux autres. Il fut bien reçu par tous.

Jacques Nompars de Caumont, duc de la Force et marquis de Castelnau, né en 1559, avait alors un peu plus de soixante ans.

C'était un grand vieillard encore fort de haute mine, aux manières aristocratiques, doué d'une belle intelligence et de véritables capacités militaires. Echappé par miracle au massacre de la Saint-Barthélémy, en contrefaisant le mort, couché sur le pavé, entre son père et son frère que les assassins frappaient au hasard, il s'était jeté dans le parti du roi de Navarre, dont il avait été un des plus dévoués compagnons et qui l'appréciait à sa juste valeur. D'un esprit remuant, inquiet, et surtout détestant cordialement les catholiques, malgré son âge déjà avancé, le duc s'était donné corps et âme au parti protestant, dont il était un des chefs les plus influents.

Bassompierre, beaucoup plus jeune que son ami, car il avait à peine quarante ans, n'avait pas de griefs sérieux contre la cour, puisque, trois ans auparavant, il avait été nommé grand maître de l'artillerie, haute dignité dont il était encore revêtu ; mais, étourdi, aventureux et surtout galant et inconsidéré, il s'était joint au parti protestant sans trop savoir pourquoi ; peut-être parce que tous ses anciens amis se trouvaient de ce côté. Et puis, comme il le disait, il détestait la « clique » des Cadenet, Brantes et Mornas, ces mendiants arrivés de Paris sans sabots, qui se prétendaient issus des Alberti de Florence et en avaient menti, et qui avaient en quelques années fait une fortune scandaleuse, que rien ne justifiait, à la cour de France ; en somme, sans oser se l'avouer lui-même, Bassompierre jalousait le Duc de Luynes, qui jouissait auprès de Louis XIII d'une privauté égale, sinon supérieure à celle dont il avait, lui, joui auprès du roi Henri IV.

Cependant les conversations interrompues par l'arrivée du comte, avaient été reprises avec une nouvelle ardeur ; les groupes s'étaient reformés, chacun discutait avec plus ou moins de passion, soutenant son opinion par des arguments qui, ainsi qu'on le dirait aujourd'hui, étaient loin d'être parlementaires.

Minuit sonna.

Le silence se fit aussitôt dans cet immense salon ; tous les gentilshommes se tournèrent vers le duc de la Force et semblèrent attendre qu'il prit une décision.

Le duc comprit ce qu'on demandait de lui ; fit quelques pas, et, après avoir salué à la ronde :

— Gentilshommes de la religion, mes amis, dit-il, l'heure est trop avancée maintenant pour que nous puissions conserver l'espoir de voir au milieu de nous notre noble chef et ami le duc de Rohan. Sans doute il n'aura pas réussi à franchir les portes, où, ce qui est plus probable, la prudence lui aura impérieusement ordonné de ne pas entrer cette nuit dans Paris. Dans tous les cas, nous ne resterons pas longtemps, j'en suis convaincu, sans nouvelles de lui ; mon avis est donc que, malgré son absence involontaire mais cependant si regrettable pour les hauts intérêts que nous sommes appelés à sauvegarder, nous ne laissons pas de discuter et d'arrêter les mesures qu'il convient de prendre dans l'intérêt de la religion et du royaume, dans les circonstances critiques où nous nous trouvons jetés malgré nous.

Les assistants répondirent à ces paroles par des marques unanimes d'assentiment.

— Dirigez la discussion, duc, s'écria Bassompierre, ventre saint gris, comme disait le bon roi défunt, vous êtes seul capable de nous mettre d'accord.

— Est-ce votre opinion, messieurs ? demanda le duc.

— Oui ! oui ! parlez, monsieur le duc de la Force, répondit un gentilhomme au nom de tous. Vous êtes prudent et habile ; en l'absence du duc de Rohan, vous seul pouvez nous donner une bonne et sage direction.

— D'autant plus, ajouta un autre, que le priuco de Condé, qui, seul, pourrait prétendre à la suprématie parmi nous, est depuis trois ans déjà à la Bastille.

— Nous espérons qu'il sera libre dans quelques jours, dit le duc.

— Ma foi ! tant pis, reprit vivement le gentilhomme qui se nommait de Croissy ; monsieur de Condé est réputé aux traits de plume et non aux coups d'épée. Ce n'est pas l'homme qu'il nous faut, en ce moment surtout.

Cette saillie fit rire tous les assistants.

Le duc de la Force reprit :

— Les circonstances sont en effet très-graves en ce moment ; messieurs, dit-il, nos ennemis s'agitent autour du roi et l'indisposent fortement contre nous ; on parle de certains édits qui se préparent dans l'ombre ; la reine-mère se refroidit pour nos intérêts : elle est toute prête à nous abandonner.

— Le bruit court d'une nouvelle Saint-Barthélemy, dit vivement M. de Croissy.

— Vous allez trop loin, s'écria Bassompierre, ceci frise la calomnie, mon gentilhomme.

— Calmez-vous, Bassompierre, interrompit doucement le duc de la Force, M. de Croissy dit vrai ; j'ai entre les mains les preuves de cet odieux complot. Heureusement nous ne sommes plus aux mauvais jours de 1572, la reine Catherine de Médicis est morte.

— C'est vrai, dit avec ressentiment le comte d'Orval, gentilhomme fort respecté de tous ceux de la religion, et ami particulier du duc de Rohan. C'est vrai, mais la reine Marie de Médicis règne, aujourd'hui ; elle aussi est florentine.

Ces paroles, prononcées d'une voix sombre, causèrent une certaine émotion dans l'assemblée.

— Oui, dit un autre gentilhomme nommé de Malauze, et malgré la mort de Concini, la politique italienne est toujours en faveur.

— Que faire ? murmurèrent plusieurs hommes.

— Qui sait si le duc de Rohan n'a pas été enlevé par ordre de la cour ? hasarda un autre gentilhomme nommé de Lérans.

— Ils n'oseraient s'écria vivement le duc de la Force.

— De Luynes osa tout, répliqua nettement le comte d'Orval. En ce moment, le secrétaire du duc de la Force pénétra dans le salon où se tenait l'assemblée et marcha droit à son maître, avec lequel il échangea quelques mots à voix basse.

Ce secrétaire était un gentilhomme, parent éloigné du duc, auquel il était entièrement dévoué ; il se nommait de Parizot.

— Messieurs, dit le duc en se tournant vers les gentilhommes qui attendaient curieusement la fin de cette conversation secrète, qu'ils supposaient devoir les intéresser ; messieurs, Parizot nous apporte des nouvelles du duc,

— Il est arrivé ? s'écria le comte d'Orval.

— Non, il s'est arrêté à quelques lieues d'ici ; mais il nous expédie un émissaire, un homme sûr.

— Hum ! fit de Croissy, il est été plus sûr pour nous qu'il vint lui-même.

— Cela n'a pas dépendu de lui ; mais vous connaissez tous l'homme qu'il nous envoie : c'est M. de Lectoures.

— Son frère de lait ?

— Lui-même.

— S'il en est ainsi, messieurs, dit le comte d'Orval, nous pouvons avoir confiance entière ; Lectoures est connu de la plupart de nous, c'est un galant homme.

— Dévoué au duc, ajouta M. de Sainte-Romme.

— Qu'il entre ! Qu'il entre ! s'écrièrent tous les gentilhommes.

Sur un signe de son maître, Parizot s'inclina et sortit.

Un instant après, il rentra accompagné de M. de Lectoures.

Le gentilhomme, bien qu'il fût crotté jusqu'à l'échine et assez mal en point, salua l'assemblée d'un fort grand air, puis il attendit, le feutre d'une main, l'autre sur la poignée de sa rapière.

— Soyez le bienvenu parmi nous, monsieur de Lectoures, lui dit gracieusement le duc, surtout si vous nous apportez des nouvelles de M. de Rohan, dont l'absence se fait en ce moment grandement sentir, en cette assemblée où se débattent les intérêts les plus graves de la religion.

— Messieurs, répondit de Lectoures, monsieur le duc de Rohan s'est arrêté presque aux portes de Paris, par suite d'un incident trop long à vous rapporter, et qui, d'ailleurs, vous intéresserait médiocrement. Sachez pourtant qu'il est en sûreté et qu'il se tient à votre disposition.

— Est-ce tout ce qu'il vous a chargé de nous dire ?

— Pardonnez-moi, monsieur le duc, je suis porteur, au contraire, des instructions les plus détaillées.

— Nous vous écoutons.

Tout le monde se groupa autour du gentilhomme.

Il se fit un silence profond.

De Lectoures reprit :

— Messieurs, le duc de Rohan, mon maître, venait à franchir à Paris pour s'aboucher avec vous, afin d'aviser aux moyens de prévenir des malheurs dont nous sommes menacés à cause des trahisons continuelles que le gouverneur du roi ourdit contre nous, et dont il nous rend sans cesse victimes. Le roi ou plutôt monsieur de Luynes, malgré la parole donnée, a enlevé aux Béarnais leurs privilèges. Monsieur de Favas ne quitte pas la cour ; bien que nous n'ayons aucune preuve entre les mains contre lui, nous le soupçonnons de jouer un double jeu ; monsieur de Luynes a fait parler séparément à MM. les ducs de Nevers, du Maine et au comte de Soissons ; ce qui les a amenés à la cour, où il a fait faire l'accord entre le cardinal de Guise et le duc d'

Nevers; la défection des gouverneurs des places de sûreté du Poitou, celles d'une partie de la Guienne et du Bas-Languedoc sont à peu près certaines; la présence du duo de Lesdiguières à la cour assure le Dauphiné au roi; Duplessy-Mornay vient d'être privé du commandement de Saumur, enfin M. le duo de Luynes a été nommé cométable, bien que cette nomination soit encore secrète.

— Mais c'est la guerre! s'écria le comte d'Orval.

— La ruine de la religion! dirent plusieurs autres.

— C'est l'un et l'autre en effet, messieurs, reprit de Lectoures.

— Et ces nouvelles sont certaines?

— Positives, monsieur le duc.

— Quelle est l'opinion de M. de Rohan dans une circonstance aussi grave?

— Soutenir bravement la guerre, messieurs, et sauver la religion en péril.

— Oui! la guerre! la guerre! s'écrièrent les gentilshommes avec enthousiasme.

— La guerre, soit! messieurs; d'autant plus que dans l'état où sont les choses, dit le comte du Luo, je crois que malheureusement cela est inévitable et qu'il y aurait lâcheté à nous à ne pas la soutenir, lorsqu'on nous y pousse si méchamment; mais s'il m'était permis d'émettre un avis dans une si noble assemblée...

— Parlez! comte! parlez! s'écria-t-on de tous côtés.

— Je crois, messieurs, reprit-il en s'inclinant avec grâce, qu'il serait opportun de colorer notre résolution d'un prétexte plausible, qui mit le bon droit de notre côté; nous enlevât l'odieux d'une telle extrémité; disposât en notre faveur, non-seulement nos partisans secrets, mais encore tous les honnêtes gens du royaume; en un mot, qui nous fit subir cette guerre fratricide au lieu de la déclarer nous-mêmes.

Ces paroles furent écoutées avec la plus sérieuse attention.

Tous les regards se tournèrent instantanément vers de Lectoures.

Il souriait.

— Monsieur le comte, dit-il, je suis heureux de vous apprendre que M. de Rohan partage complètement votre opinion; en conséquence, voici ce qu'il conseille: Trois députés seront choisis dans le sein de l'assemblée; ces députés se transporteront auprès de la Reine, à laquelle ils exposeront humblement les griefs des réformés, les vexations dont ils sont victimes chaque jour; ils protesteront de leur fidélité au Roi; mais ils exigeront de Sa Majesté des garanties qui puissent, à l'avenir, les mettre à l'abri de nouvelles persécutions et des trahisons qui les entourent.

— Et quelles seront ces garanties? demanda le duo de la Force, au milieu du silence général.

— L'exécution complète, sans restrictions, de l'édit de Nantes, tel qu'il a été promulgué par le défunt Roi Henri IV, père de sa glorieuse Majesté, le 13 avril 1598.

Cette proposition obtint l'assentiment de tous les membres de l'assemblée; cinq députés et non trois, furent choisis séance tenante parmi les gentilshommes présents pour porter à la reine les remontrances des réformés et lui exposer leurs griefs.

Ces députés furent; MM. le duc de la Force, le comte d'Orval, de Lectoures, le comte du Luo et le baron de Croissy.

Puis il fut arrêté entre les députés élus, que le lendemain même, sans plus de retard, à l'heure de midi, ils se présenteraient à la reine.

Ainsi fut fait.

Mais la reine Marie de Médicis coupçonnait de quelles instructions les députés étaient porteurs; elle ne voulait pas être prise par eux à l'improviste; elle refusa de les recevoir, bien qu'avec force compliments, et leur fit assigner une audience pour trois jours plus tard, à l'heure de prime.

V

COMMENT LE CAPITAINE VATAN ARRIVA A PARIS ET QUELLE CHARMANTE RÉCEPTION LUI FUT FAITE DANS L'HOTELLERIE OÙ IL DESCENDIT.

Nous reviendrons maintenant au digne capitaine Vatan, puisqu'il lui a plu de se donner ce titre et ce nom.

Après avoir laissé au milieu de la route le comte du Luo assez penaud, il faut en convenir, de la façon dont ses avances avaient été reçues, le capitaine avait mis son cheval au galop et s'était dirigé à toutes brides droit sur Paris, où il était entré par la porte Saint-Victor.

Le magnifique capitaine avait un air martial à faire frémir, il était bien en point, carrément assis sur sa « demi-pique, » ainsi qu'on nommait les selles militaires de ce temps, il passa le poing sur la hanche et en retroussant sa moustache d'un air goguenard, devant les commis du Pied-Fourchu qui s'inclinèrent piteusement devant lui, et enfila au grand trot de Gabor la rue Saint-Victor, en fredonnant entre ses lèvres charnues et ses épaisses moustaches, quelque refrain de caserne à faire rougir un réître.

Et comme, en vieux routier qu'il était, il connaissait Paris sur le bout de l'ongle du petit doigt de sa main gauche, vingt minutes plus tard, sans avoir été inquiété pendant sa route, il s'arrêta devant le mirifique enseigne grinçant sur sa triangle de fer, au-dessus de la porte d'une hôtellerie située juste au milieu de la rue Tiquetonne.

Cette enseigne, haute de quatre pieds au moins et large de trois, représentait un animal plus ou moins symbolique, rouge sur fond vert, portant au milieu du front une corne outrageusement relevée vers le ciel et dans laquelle étaient enfilées, toutes rôties, poulardes à profusion; au-dessous de cet étrange animal étaient écrits en lettres de quatre pouces, jaune d'or, ces mots formant un rébus:

« A la Chère Lie Corne. »

Nos pères se plaisaient à ces jeux d'esprit plus ou moins spirituels; hélas! mon Dieu, nous n'avons pas dégénéré; au contraire!

Après avoir admiré pendant assez longtemps, d'un air guilleret, la susdite enseigne, le capitaine baissa les yeux vers l'auberge. Celui-ci flamboyait comme une fournaise; elle chantait ou plutôt détonnait des refrains bachique par toutes ses ouvertures.

L'aventurier sourit et retroussa sa moustache, tic qu'il affectionnait quand il était joyeux ou que quelque pensée saugrenue envahissait sa cervelle.

— Voilà des drôles qui ont des voix de crécelle, murmura-t-il d'un air satisfait, mais, tuidieu! il faut avouer qu'ils mènent joyeuse existence. Holà! cria-t-il d'une voix de stentor, holà de la Licorne!

Un garçon joufflu, pansu, rond comme une boule et rouge comme un homard cuit à point, s'élança hors de l'auberge en courant et en grimaçant un sourire béat.

— A vos ordres! mon gentilhomme, dit-il en saisissant par la bride le cheval du capitaine.

— Hum ! vraie figure de prospérité. Voilà un gaillard qui ne pâtit point, murmura le capitaine, et il ajouta à voix haute Est-ce que l'hôtellerie de la Licorne aurait changé de propriétaire ?

— Non, que je sache, mon estimable seigneur, du moins depuis dix ans que je suis dans la maison.

— Ah ! ah ! Appelez moi capitaine, mon ami, fit-il avec une descendance et, à propos, comment vous nommez-vous ?

— Bonifacio, pour vous servir si j'en étais capable, mon capitaine.

— De par Dieu ! s'écria-t-il en riant, jamais nom ne fut mieux approprié à face plus rubiconde. Ainsi le maître de cette estimable hôtellerie est toujours...

— Maître Grippart et son épouse, mon capitaine, répondit le valet avec un grand salut.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE

CHAPITRE III.

EN WAGON — (Suite.)

De nouveau il décrivit un demi-cercle, retira quelque chose de son paletot, se mêlant au groupe des jeunes officiers qui se pressaient à la porte, passa entre eux en acrochant un objet blanc à la poignée du sabre de Théodore Ouglikof, et disparut avec la subtilité d'une anguille qui glisse entre les doigts.

— Faites donc attention, s'écria le prince en se retournant furieux vers un gros marchand tout ébahi, vous m'avez écrasé le pied.

— Ce n'est pas moi, Votre Noblesse, balbutia celui-ci, portant à la fois les deux mains à son bonnet pour saluer.

— Qui donc serait-ce ? Il n'y qu'un vous près de moi, gronda l'élégant.

La comtesse éclata de rire et, dans sa distraction, allait se heurter contre un des deux officiers supérieurs arrêtés à causer, quand Nadiège la retint juste à temps en disant tout haut : — Faites donc attention, ma chère.

Cette imprudente exclamation fit retourner le militaire.

— Comment, vous ici, à cette heure, comtesse ? s'écria le colonel Artamof, en tendant la main avec une rondeur toute soldatesque à la jeune fille ; vous allez peut-être à Moscou ?

— En reviens, au contraire, colonel, et je retourne à Pétersbourg.

— Dans ce cas, vous voyagez sans doute avec Son Excellence le général major Pankratief ? reprit le second officier.

— Non, seule avec mademoiselle Nadiège qui a bien voulu m'accompagner, mon tuteur se trouve en ce moment à Nijai, où il a été appelé par des affaires et d'où, sans doute, il ne reviendra pas de quelques jours.

— Mille pardons, comtesse, je viens de le quitter, il n'y a qu'un instant, causant avec le chef de la police, il sera très-heureux de pouvoir voyager avec vous.

On appelait pour monter en voiture ; Fœdora n'eut que le temps de répondre que c'était un bonheur aussi pour elle, et ajouta :

— Allons, Nadiège, le train va partir.

— Permettez-moi de vous offrir mon bras pour vous conduire à votre wagon, fit le colonel, dont le manteau en s'entr'ouvrant laissa apercevoir le sévère costume bleu de la gendarmerie impériale.

— Moi, je cours prévenir Son Excellence, s'écria le second officier, capitaine en premier dans le superbe régiment des chevaliers-gardes, et portant les aiguillettes d'or d'aide de camp de Sa Majesté.

Cette rencontre importune contrariait vivement Fœdora. Cependant elle sourit de son air le plus gracieux en disant :

— Nadiège, faites-moi le plaisir de mettre un peu d'ordre dans notre wagon pour que ces messieurs puissent y trouver une place.

— Ce ne sera que pour une station, reprit le colonel en relevant à poignée ses immenses moustaches ; je ne me permettrais pas, pour ma satisfaction particulière, de déranger....

— Nous vous en accordons deux très-volontiers, pendant lesquelles nous vous permettrons même de fumer vos papiros, je ne me couche jamais, vous savez, avant deux heures du matin.

— Si Votre Illustre naissance veut bien monter, le train va partir, murmura respectueusement un employé, qui se tenait raide comme un pieu au bas de l'escalier, sa casquette collée sur la couture du pantalon.

— « Padajoli daurak » (Attends, imbécile), répondit sèchement le colonel.

Le cosaque se fit encore plus raide en fixant à trois pas en avant, pas un centimètre de plus ou de moins, ses yeux bleus et ternes.

Presque au même moment, le bruit sec de la jambe de bois du général Pankratief se fit entendre sur l'asphalte du quai.

Les deux voyageuses étaient déjà montées, et rapidement faisaient disparaître sous les coussins les feuillets éparés sur la table.

— Sont-ils ennuyeux, disait la Russe, pendant que Nadiège achevait ses préparatifs ; il faudra nous en débarrasser au plus tôt.

— Nous ferons causer le gendarme, répondit la Sibérienne en riant, et je te promets une scène amusante.

— Quelle scène ?

— Tu verras, j'en fais mon affaire.

— Chut ! le voici.

En effet la jambe de bois résonnait sur les marches de l'escalier, puis sur la plateforme. Son Excellence ne se pressait pas ; il savait bien que, tant qu'il ne serait pas installé, le train ne s'ébranlerait pas.

C'est qu'en Russie un train de voyageurs n'est pas, comme partout ailleurs, une suite de voitures partant au coup de sifflet du chef de gare ; c'est bel et bien un régiment commandé par un colonel, ayant sous ses ordres des sergents et des soldats qui remplacent, sur les lignes ferrées, les employés civils des autres pays.

On comprend de quels respectueux égards un général adjudant-major est entouré, quand il daigne voyager.

Ce ne fut donc que lorsque les trois officiers supérieurs eurent pénétré dans le vestibule servant de vestiaire, que le cosaque, sortant enfin de son immobilité, s'élança sur la plateforme où se trouvait son strapontin et fit signe qu'on pouvait partir.

À ce même moment, deux coups furent frappés et Fœdora ayant répondu : entrez, la porte s'ouvrit, donnant passage aux trois visiteurs dont le premier, le général seul, avait gardé, se

à dessein, soit par distraction, la capote grise, qui, en Russie, est le complément du costume de tout militaire en hiver.

Ignace-Grégorévitch Pankratief, quoique ayant beaucoup payé de sa personne sur les champs de bataille, où il avait laissé une de ses jambes et ramassé son grade à la pointe de son épée, n'en était pas moins un homme du monde, et du grand monde, joignant à la politesse des anciens temps un grand fonds de loyauté et de bienveillance. Inflexible sur tout ce qui touchait à la discipline, mais juste envers les soldats, il ne comptait que des amis dans l'armée, où un ardent patriotisme, joint à un dévouement sans bornes pour l'Empereur et son auguste famille, l'avait peut-être encore plus fait connaître que la bravoure à toute épreuve dont il avait fait preuve en maintes occasions.

Nadiégo, qui se connaissait en hommes, tout en estimant son caractère, lui reprochait d'être un esprit peu perspicace et momifié par les préjugés; elle lui pardonnait cependant de faire partie de la 3e section, parce que rien n'est plus facile à tromper qu'un honnête homme, dont l'exagération des opinions égare la rectitude du jugement; et le fait est que, trop profondément attaché à sa pupille pour la soupçonner de pouvoir donner dans ce qu'il regardait comme le crime irrémissible des idées nouvelles, il se laissait aller avec elle à des confidences dont l'habile Sibérienne, entre les mains de laquelle Fédora jouait sans s'en douter le rôle d'un instrument passif, profitait traîtreusement en faveur du parti de la Révolution.

— Comment se fait-il, chère comtesse, dit-il en s'asseyant près de Fédora, que vous soyez repartie ce soir, au lieu d'aller embellir la brillante soirée de mon collègue de Moscou ?

— J'avais déjà le mal du pays, répondit-elle en riant, et puis, à dire vrai, cette journée m'avait fatiguée.

— Vous avez assisté à ce fameux Jubilé ?

— Sans en rien manquer, j'y ai même joué un rôle.

— Vous ! s'écria-t-il avec un geste d'étonnement.

— Et un rôle à effet, reprit Nadiégo; figurez-vous que cette pupille, si bien gardée, est allée, en plein banquet, poser une couronne sur le front du professeur Doubina.

Le gendarme et son compagnon se regardèrent en échangeant un sourire significatif; le général, lui, fronça le sourcil.

— Ce serait, fit-il, une espièglerie poussée un peu loin; ce Doubina appartient au parti de ces insensés dont les idées feraient pleurer, si elles ne prêtaient pas tant à rire, mais que, dans tous les cas, il ne faut pas encourager.

— Et qu'au contraire, on devrait poursuivre avec rigueur, fit le colonel de gendarmerie; ce Doubina, entre autres, est un de ces coquins auxquels...

— J'ai vu remettre pompeusement la décoration de Sainte-Anne de seconde classe par Son Excellence le gouverneur et au nom de Sa Majesté, interrompit Fédora; vous êtes trop sévère, colonel.

— Je crains, moi, que ce ne soit notre auguste Empereur qui ne soit trop bon, répliqua l'officier en tortillant sa moustache.

— Bah ! s'écria le chevalier-garde avec un haussement d'épaules méprisant, quel danger voulez-vous que présentent les théories absurdes de quelques douzaines d'étudiants affamés, et de ces ridicules pédantes filées comme des chrysalides dans leurs coques, qui croient se rendre intéressantes en se collant sur le nez d'affreuses lunettes. Tous ces gens-là sont des fous avec lesquels il n'y a pas autre chose à faire qu'à les laisser mourir sans s'en inquiéter, ni les inquiéter. N'est-ce pas votre avis, mademoiselle ?

— Oh moi ! répondit la Sibérienne ainsi interpellée, je ne porte pas de lunettes bleues, et m'occupe fort peu de la politique, pour laquelle je ne me sens aucune aptitude, mais, après l'horrible attentat de Karakasof, tirant un coup de pistolet sur la personne sacrée de l'Empereur, après celui de cette Véra Sassoulitch, déchargeant un revolver sur le général Trépof, il me semble que, si j'étais gouvernement, je sévirais sans pitié contre ces fanatiques.

— Et vous avez raison, parfaitement raison, fit le colonel. Je suis, il est vrai, peut-être mieux à portée pour voir ce qui se passe chez ces conspirateurs que mon ami Dimitri Sergovitch, mais ce que je puis assurer, c'est qu'il se fait une propagande active, que la Russie est inondée de pamphlets de la dernière insolence, que...

— Permettez, mon cher colonel, ces pamphlets, comme vous les appelez, « la Cloche », le « journal de Genève » et toutes ces productions manuscrites connues sous le nom de « Toukopisnaia literatura », que l'on colportait secrètement, ont eu en effet un écoulement prodigieux parce qu'ils étaient défendus. Aujourd'hui, qui les lit ? Herten et Bakounine sont également inconnus, l'attentat de Karakasof a ouvert les yeux des gens sensés, qui, par curiosité, dévoreraient ces écrits, dont l'influence était nulle sur la masse de la population; le coup de revolver de Véra est un acte de folie individuelle. A présent, à quoi se bornent les crimes des Nihilistes ? A porter des habits râpés, à aboyer sans mordre, à célébrer des Jubilés bien inoffensifs, à se donner des rhumes en remplaçant le capuchon par un chapeau de paille; laissons les faire, ils deviennent ridicules et un parti ridicule est un parti perdu mort, enterré.

— C'est un peu vrai, dit le général.

Mais le colonel tenait à son opinion.

— Enterrés les Nihilistes ! s'écria-t-il; leurs rangs se resserrent tous les jours, au contraire; s'ils se cachent, c'est pour faire, comme les taupes, leurs galeries sous vos pas. Laissez-les en repos, et un beau jour la terre manquera sous vous. Morts ! mais les morts ne parlent pas, n'écrivent pas, n'ont pas des imprimeries clandestines, ne font pas des proclamations.

— Des proclamations clandestines aussi ! reprit le capitaine en souriant; tout le monde en parle, personne n'en voit.

— Il ne manquerait plus qu'ils vinssent en fourrer dans nos poches, s'exclama le colonel; et encore ne suis-je pas certain que cela n'arrivera pas.

— Aucun d'eux, fit le général, n'a encore osé, et je l'en félicite; car la plaisanterie lui aurait coûté cher. Du reste, voici mes poches, et je vous affirme qu'elles ne contiennent rien de suspect, dit-il en y plongeant la main.

— Ce serait un peu osé, dit Fédora en riant.

— Diable ! il y a cependant quelque chose que je ne me souviens pas d'y avoir mis, gronda Pankratief en retirant un petit paquet blanc qu'il examina d'un air soupçonneux.

— Quelques prospectus de magasin, fit le capitaine Dimitri; ces marchands, les Juifs surtout, sont d'une avidité révoltante, il n'y a qu'un instant, je me suis vu obligé d'en malmener un qu'à la manière dont il me serrait, je soupçonne, à présent, d'avoir voulu m'incruster un de ses prospectus dans le corps. Parions que ce soit un fournisseur de galons ou autres articles militaires.

— C'est parbleu bien un et même plusieurs factum de ces dégoûtants Nihilistes, s'écria le général. Oh ! mais cela ne se passera pas ainsi, je ne permettrai pas au premier polisson venu d'insulter ainsi un général-adjutant-major de Sa Majesté Alexandre II.

Et, froissant le papier avec colère, il s'approcha du vasistas pour le lancer sur la voie.

— Ne faites donc pas cela, général, s'écria Fœdora qui riait aux éclats ; ne voyez-vous pas que vous allez ainsi répandre sur notre route des brochures incendiaires ?

Le pauvre général se rassit penaud, brayant dans sa main la pelote de papiers froissés.

Le colonel des gendarmes triomphait.

— Quo Votre Excellence veuille bien me permettre d'examiner ces papiers, dit-il ; à la prochaine station, j'avertirai le colonel commandant le train ; il fera télégraphier à la gare et surveiller cette bande de Nihilistes que nous transportons. Le distributeur de ces écrits ne peut se trouver que là ou là ; nous le découvrirons, j'espère, et alors je lui infligerai une leçon qui...

— Avant tout, faudrait-il savoir ce que contiennent ces feuilles, remarqua l'obstiné chevalier-garde.

— Eh ! que voulez-vous que renferment ces brochures imprimées à Londres, à Bruxelles, à Genève, ce numéro de la « Terre et Liberté », gronda le général-major, qui tourmentait avec impatience le tapis avec l'extrémité de sa jambe de bois ? D'ailleurs, reprit-il avec une certaine impatience, provenant du dépit d'avoir été ainsi joué, il est probable que chacun de nous a son paquet.

— Pour ma part, je n'ai rien sur moi, fit le capitaine.

— Et moi pas davantage, ajouta le colonel bleu, en tordant ses moustaches en homme qui sous-entend... « qui s'y frotte s'y pique. »

— N'aviez-vous pas vos capotes, demanda négligemment Fœdora.

— Vous avez parfaitement raison, comtesse, dit le général, se racrochant à cet espoir, et il toucha le bouton d'une sonnette.

Une clef grinça dans la serrure, c'était le cosaque de garde qui entra.

Les capotes furent apportées. La première, visitée, ne contenait qu'un mouchoir et une paire de gants, mais, dans la poche de droite de la seconde, bombait le paquet suspect, elle appartenait au gendarme.

Le chevalier-garde triomphait intérieurement ; les deux femmes étouffaient d'envie de rire, le colonel, dont la moustache se hérissait comme celle d'un chat furieux, était violet de colère.

Sans dire un mot, il s'approcha de la table, défit, feuille par feuille, brochure par brochure, les papiers roulés avec soin ; ses mains et ses lèvres tremblaient.

— C'est bien le même ? demanda Pankratief.

— Le même, répondit Artamof d'une voix sourde ; puis il se rassit, fronçant les sourcils, torturant son grant et grondant : Ah ! les fils de chiens, ils s'attaquent à la gendarmerie ; ils le paieront cher.

A partir de ce moment, il n'y avait plus de conversation possible, et quelques minutes s'écoulèrent dans un silence à peine interrompu par quelques phrases banales du général s'efforçant, malgré ses préoccupations, de se montrer courtois envers sa pupille. Enfin le coup de sifflet de la locomotive annonça la station d'Okoulovsky, et les trois militaires, se levant précipitamment, prirent congé des dames et se précipitèrent dans le vestibule, pour profiter de l'arrêt de quelques minutes afin d'expédier leurs dépêches et de prendre les précautions qui, selon le colonel, devaient infailliblement amener la découverte ou, ce qui est la même chose, l'arrestation du coupable.

— Penses-tu qu'ils le trouveront ? demanda Fœdora à sa

compagne ; j'espère qu'il n'est pas dans le train, mais je tremble qu'il ne soit pris.

— Il est dans le train, je le connais ; mais ils ne le découvriront pas, répondit la Sibérienne ; ils sont si bêtes, ces gendarmes, cet Artamof ne nous soupçonne même pas.

— Cependant tu as pris soin de me dénoncer à mon tuteur devant lui d'une manière assez claire.

— Juste afin qu'ils n'en croient pas un mot, et j'ai réussi. Nous allons leur en faire voir de toutes les couleurs à Pétersbourg ; la voici furieux contre les Nihilistes, on parlera de nous, je te le promets.

— Tu vois cependant qu'ils sont d'avis que, pour nous tuer, il n'y a qu'à ne pas s'inquiéter de nous.

— C'est un avis que je partage ; mais, comme ni toi ni moi n'avons envie de voir mourir notre parti, nous les forcerons à s'inquiéter de nous, beaucoup plus encore qu'ils ne nous inquièteront.

Le train avait repris sa marche, sans que les officiers fussent revenus.

— Puisque nous voici seules, dit Nadiège, dépoillons tranquillement notre courrier, et, relevant le coussin sur lequel Fœdora était demeurée assise, elle rangea en ordre brochures, journaux ou proclamations sur la table et on commença la lecture.

A dire vrai, ces pamphlets écrits dans un style à la fois mystique et ampoulé, offraient fort peu d'intérêt, par la raison, comme le faisait remarquer Nadiège, qu'ils manquaient absolument de sens pratique.

Un article de la gazette « la Russie », publiée à Genève, plut cependant à la rêveuse comtesse, qui en lut le passage suivant à sa compagne :

« En Russie fleurit et se fortifie la doctrine concernant le sang allemand, si pernicieuse à la domination du drapeau russe. Le changement de couleur, qui indique l'avenir, entraîne nécessairement la peine de mort pour la nullification du peuple. Au nom de cette doctrine, l'armement est une nécessité pressante, en face d'un gouvernement qui n'accorde aucun rôle au peuple... Alors on comprendra que la doctrine est vaine. Quant à notre Saint-Barthélemy, elle sera devenue le synonyme d'un signe de reconnaissance fondée sur la prononciation vicieuse du russe. »

— Que penses-tu de cela, demanda la belle rêveuse ?

— Que ce monsieur tisse de la toile avec de la fumée, répliqua la Sibérienne avec un haussement d'épaules significatif, et que, certainement, il ne se comprend pas lui-même.

— Cependant...

(A CONTINUER).

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1283, B. de P., Mont réal.

61, Rue St. G. à Paris